

L'ENTRÉE DES OMBRES

ISBN 979-10-90177-22-2
dépôt légal en septembre 2022

LUC JORAND

L'ENTRÉE DES OMBRES

La Ligne d'ombre

PERSONNAGES
(par ordre d'entrée en scène)

LARISSA LAZAREVNA ALBINA, ancienne conservatrice de la
bibliothèque de Voltaire à Leningrad

VOLTAIRE, homme de lettres

MADemoiselle CORNEILLE, arrière-petite nièce du grand
Corneille, recueillie par Voltaire

HENRI LOUIS CAÏN, dit Lekain, comédien

PRINCESSE EKATERINA ROMANOVNA DASCHKOVA, directrice
de l'Académie impériale des sciences et belles lettres
de Saint-Pétersbourg

CHRISTOPHE PAILLARD, philosophe

GÉRARD GRUSZKA, dramaturge

PAUL MÉFANO, compositeur

Intérieur d'un appartement soviétique, au début des années 1990. Un épais tapis recouvre une partie de la pièce où l'on distingue un vieux canapé, une table basse recouverte de journaux, des verres cerclés de métal, un samovar. Une télé hurle les новости : s'y succèdent discours politiques, images, interludes musicaux. Mme Albina entre et sort à plusieurs reprises, visiblement affairée.

C'est au moment où elle s'installe dans le fauteuil situé face à l'écran qu'elle est prise d'un malaise. Elle se tient la poitrine, grimace, s'effondre. Le programme de la télé se brouille, la lumière vacille. Noir.

Peu à peu, la lumière revient. L'intérieur est le même, à quelques détails près. On distingue, en lieu et place de la télévision, une grande croix de bois. Mme Albina se relève, lentement. Elle semble indécise.

De l'autre côté de la pièce, une porte entr'ouverte laisse perler un filet de lumière très vive. Des cris, des rires, percés de moments de silence, s'échapperont toujours de cette autre pièce. À l'avant-scène, une forme se précise : c'est Voltaire qui, après avoir posé sa tasse de thé, se lève et vient, derrière Mme Albina, contempler la croix.

M^{ME} ALBINA, apercevant Voltaire

Боже мой !

VOLTAIRE

Боже ? Non, madame, non. Dieu, s'il existe, est là, paraît-il. Le bois n'est pas très bon, je vous le concède. (Il donne des petits coups sur la croix.) Entendez-vous ? Il craque encore plus fort que mes vieux os.

MME ALBINA

Le bois...

VOLTAIRE

Le bois, oui... Mais que faisiez-vous donc, avant de venir nous rejoindre, ce jeune homme et moi ?

MME ALBINA

Mais... j'allais prendre mon thé, comme chaque soir, et...

VOLTAIRE

Vous le prendrez donc avec nous. Aussi bien en ai-je d'excellent : il vient de Chine. (*Il s'affaire.*) Il convient, pour que le goût n'en soit point gâté, de le boire à peine sucré.

MME ALBINA

Je ne comprends pas... Un rêve, sans doute... Pouvez-vous...

Brusque irruption de la petite Corneille et de Le Kain, en costumes, par la trouée de lumière.

MILLE CORNEILLE

Mais non, vous dis-je, je n'ai rien vu du tout, et ce n'est pas là le serment que j'ai prêté.

LE KAIN

Vous l'avez prêté, ce serment, et le prêterez encore. De grâce, redites-moi...

Il s'apprête à la toucher.

MILLE CORNEILLE, *récitant, comme à regret*

Non, je ne connais point cette horrible vertu.

J'ai vu nos murs... eh non, je n'y parviendrai pas, je ne vois pas comment...

VOLTAIRE

« Je n'y parviendrai pas » ! Quel mot détestable ! Où donc l'avez-vous pris ? Dans quel abominable ruisseau ? « Parvenir » ! Songez-vous bien, jeune fille, que votre naissance vous dispense de parvenir ? Songez-vous d'ailleurs que c'est votre époux et votre maître à qui vous parlez, et que...

Mlle CORNEILLE

Mais, mon petit papa, dites-moi quelle mère accepterait qu'on assassinât son enfant ?

VOLTAIRE

Toute tragédie, mademoiselle, exige des sacrifices. Songez à votre personnage. N'êtes-vous pas la céleste Idamé, mariée au grand prêtre du roi de la Chine ? N'avez-vous pas juré fidélité à votre époux ? Ne doit-on pas, même au bout du monde, tout sacrifier à son roi ? Or que vous demande-t-on ?

Mlle CORNEILLE

On me demande...

VOLTAIRE

Rien que de très simple : vous devez laisser égorger votre enfant par la troupe de Gengis-Kan...

Mlle CORNEILLE

Quelle monstruosité !

VOLTAIRE

... pour sauver le fils du roi de la Chine, conformément au vœu de votre époux ! Allons, mettez-vous en situation. Figurez-vous que Gengis-Kan lui-même va paraître devant vous et qu'il vous réclamera bientôt,

ainsi que toute son armée, ainsi que toute la salle et l'univers entier, le sang de cet enfant.

MILLE CORNEILLE

Le sang de mon fils !

LE KAIN,

embrassant presque Mlle Corneille, d'un air enjoué

Telle est notre misère :

Vous êtes citoyenne, avant que d'être mère !

MILLE CORNEILLE,

se prenant au jeu, d'un air amusé

Quoi ! Sur toi la nature a si peu de pouvoir !

Elle le poursuit dans l'antichambre. Ils rient tous deux, pendant que Le Kain donne sa réplique.

LE KAIN

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir :

Et je dois plus au sang de mon malheureux maître

Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

MILLE CORNEILLE,

l'embrassant par derrière, pendant qu'ils sortent

Non, je ne connais point cette horrible vertu.

VOLTAIRE, *se tournant vers Mme Albina*

Cette petite fille prend décidément très bien. Nous en ferons quelque chose. Elle n'était pourtant pas très douée, les premiers temps, pour la comédie. Figurez-vous qu'elle avait peine à compter jusqu'à douze... Les choses, heureusement, se sont arrangées. Nous répétons maintenant depuis, voyons... (*Il fait mine de compter.*) deux cent soixante ans. Mais... vous me paraissez, madame, songeuse ?

MME ALBINA

Ainsi, je suis vraiment ... morte... et vous êtes...

VOLTAIRE

Je suis, madame, je suis. Mais je comprends votre étonnement : nous sommes et ne sommes plus, vous depuis quelques instants et moi depuis une éternité. Nous pourrissions tous deux sous quelque dalle, vous dans les marais gelés de votre Pétersbourg et moi dans la crypte d'une église, à Paris. Et pourtant nous voici réunis à prendre le thé, fort bon d'ailleurs, sur quelque nuage. Quant à Le Kain et à la petite Corneille, ils répètent sans discontinuer mon *Orphelin de la Chine*...

MME ALBINA

Mais alors...

VOLTAIRE

Alors ? Alors rien, madame. Rien. Mourir est si simple. Nul besoin d'apprendre : cela vient tout seul. Encore y court-on des risques. Si vous aviez succombé à Istanbul, et non dans votre salon, à Pétersbourg, qu'eût-on fait de vous ?

MME ALBINA

Mais... je ne sais...

VOLTAIRE

Regardez vos amis, qui vous mettent en terre, en ce moment même, couverts de pelisses, de fourrures et d'engelures... Si vous aviez passé du côté de Sainte-Sophie...

MME ALBINA

Sainte-Sophie ?

VOLTAIRE

... il aurait d'abord fallu qu'ils se déchaussassent pour vous rendre hommage. Et quant à ces prêtres de noir vêtus et qui chantent on ne sait quoi, sans qu'on les entende, dans le creux de leur barbe, fi donc ! Vos amis auraient entendu d'autres barbus, de blanc vêtus, ceux-là, et sectateurs d'Allah.

MME ALBINA

Monsieur...

VOLTAIRE

Vous rappelez-vous ma mort ? Minuit n'avait pas encore sonné qu'on avait fait de moi un simple paquet. Me voilà ficelé, à peine froid, jeté dans un carrosse, et fouette cocher ! J'ai affronté, plusieurs heures durant, la pluie, le vent, la douane du royaume et jusqu'à la bile de monseigneur l'archevêque de Paris.

MME ALBINA

Mais...

VOLTAIRE

Encore, avant cela, ai-je été démembré, découpé, vidé. Il semblait que chacun de mes amis – car j'avais, paraît-il, des amis – voulût conserver un souvenir du vieux malade : Villette m'arracha le cœur, un certain Charon me prit une dent, ma nièce héritait de ma fortune, et vous de mes livres. Un apothicaire a même poussé la bienveillance jusqu'à faire bouillir mon cerveau dans une marmite d'alcool pour lui éviter, sans doute, de souffrir du froid.

MME ALBINA

Mais comment sommes-nous parvenus...

VOLTAIRE

Vous aussi ! Madame ! Vous allez vite : à peine introduite céans, et déjà faite aux usages ! « Parvenir » ! Encore ce mot horrible ! « Parvenir » ! (*Avec une exaltation croissante.*) Ne pouvez-vous donc, mesdames, cesser de « parvenir » ? Les médecins écriront que M. de Voltaire a trépassé dans les pires douleurs, suffoquant sans cesse, affublé, que dis-je, accablé, écrasé d'une légion de « parvenus » ! (*Il s'affaisse douloureusement.*)

MME ALBINA, *tourmentée*

Monsieur, ô mon Dieu ! Vous vous trouvez mal...

VOLTAIRE, *un fin sourire, se relevant*

Non, madame, mais je trompe encore fort bien : on m'aura tout enlevé ici-bas, hors l'amour de la comédie. J'ai cela dans l'âme, puisqu'on prétend qu'elle existe : et n'est-elle pas tout ce qui nous reste ?

MME ALBINA, *rêveuse*

L'âme...

VOLTAIRE

L'âme, et le jeu. Jouons, madame, jouons. Comédie pitoyable, certes, mais à laquelle, puisque nous avons le plaisir de vous recevoir, je serais bien malheureux que vous ne prissiez part. Et puis, votre sollicitude me touche : pouviez-vous imaginer que vous iriez vous inquiéter des spasmes d'un vieillard égroting, précisément un quart d'heure après votre mort ?

MME ALBINA

Ainsi ces gens, à côté...

VOLTAIRE

Ont déjà pris le thé, que vous méritez bien, après un voyage si éprouvant. (*Il s'affaire de nouveau.*) Ne soyez pas surprise de son peu de consistance : ici, nous ne vivons que de fumets. Mais nous vivons, nous répétons, nous faisons nos petites affaires comme avant. Il ne nous manquait, jusqu'aujourd'hui, que l'heur de faire votre connaissance.

MME ALBINA

Excusez, monsieur, ma surprise. Je dois vous paraître bien sotte. Mais je me trouve dans un tel état de confusion... Les mots me manquent, et le cœur...

VOLTAIRE

Le cœur ? Oubliez cet ingrat, qui vous a lâchement abandonnée. Quant à votre émoi, il est bien naturel. Il était effectivement peu probable qu'après avoir passé trente ans dans mes livres...

MME ALBINA

Trente-quatre, monsieur.

VOLTAIRE, *après un temps d'arrêt*

Qu'après, donc, avoir passé trente-quatre ans dans mes livres, vous vous trouvassiez, par la seule lésion de votre ventricule, à prendre le thé avec leur auteur.

MME ALBINA,

après une gorgée de thé, commence à tousser. Beaucoup de bruit à côté. Quelques cris de femmes.

VOLTAIRE

Ne vous troublez pas : c'est Le Kain qui conduit sa troupe infernale. Il a toujours aimé jouer Gengis-Kan.